

qu'il ne savait pas. D'un autre côté, notre langue, aussi bien que notre époque, est peu favorable à la composition des mots. On doit craindre que le trait d'union ne disparaisse pas, car, pour former un mot expressif, il ne suffit pas d'une simple juxtaposition, d'une soudure légère, il faut qu'il y ait fusion des éléments, et cette fusion n'est parfaite que lorsque l'esprit ne reçoit qu'une impression unique et ne distingue plus les parties que par la réflexion ; ce n'est donc pas assez qu'elles se joignent, il est nécessaire qu'elles s'enlacent et se pénètrent. De plus, comme le composé nouveau ne serait ni vif ni bref si l'on y faisait entrer les mots tout entiers, il faut qu'en les unissant étroitement la contraction les fasse craquer, que l'élosion élague les voyelles secondaires et que la portion essentielle subsiste seule. Mais la contraction, c'est la corruption, fait naïf, primitif, que rien ne peut imiter, ni suppléer, et dont, heureusement à d'autres égards, l'action s'est bien ralentie dans notre temps d'écoles primaires.

Des philosophes, je devrais dire des géomètres, ont regretté que chaque mot ne soit pas exclusivement consacré à l'expression d'une seule idée. Une langue ainsi faite parlerait peu à l'imagination. Quand les idées se touchent par tant de points, comment les mots seraient-ils séparés par une limite si nettement tracée ? Un mot qui frappe l'oreille réveille dans l'esprit ses acceptions diverses : c'est une corde que l'on ne peut faire vibrer sans que les cordes voisines ne frémissent aussi pour lui faire accompagnement et harmonie. Il y a du charme à parcourir rapidement ces sens variés avant de s'arrêter à l'un d'eux, à les voir se développer comme les palettes d'un éventail d'abord réunies et confondues.

Une langue où tous les objets inanimés sont relégués dans le genre neutre peut être plus régulière, mais assurément